



HAL
open science

Max Jacob, La Bretagne

Patricia Sustrac

► **To cite this version:**

Patricia Sustrac. Max Jacob, La Bretagne. Les Cahiers Max Jacob, 2021, 21-22, pp.81-86. <10.3406/maxja.2021.1558>. <hal-03467016>

HAL Id: hal-03467016

<https://hal.science/hal-03467016v1>

Submitted on 6 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

MAX JACOB
ET LA BRETAGNE

nos peurs et nos faiblesses les gens se réjouissent
en habits de fêtes. ~~Des photos on profite~~ Depuis
quelques années, les photographes et les touristes ~~en~~
profitent; ils ignorent encore celui de Penhors.

* * *
*

d'infini d'une plage oblique fondue sous le
bleu laiteux du ciel. L'infini des collines d'herbes
jaunes suit la plage, le ciel, la plage, la mer
à double frange s'écroule. Par ci, par là des
maisons blanches comme un vol de pigeons s'écroulent
au loin autour de petits clochers. Dans ces
solitudes la fête religieuse est commencée depuis
la première messe sans doute, le matin. Dans ces
solitudes une terrible musique nous annonce le
village, de terribles trombones qui fraient s'efforcent
les mouettes s'il y en avait. Mais il n'y a rien!
rien dans ce Sahara maritime, rien que les côtes
resplendissantes d'une pauvre foire sautant la mer
Hue et la lande et la lande et la lande au loin

Dans une aire de forme cent autos bruyantes
ombrouillées où dominent les carapaces des cars. La
forme est devant la mer; il y en a d'autres avec leurs
toits argentés. Nos paysans noirs ont des autos et vont
en car, en carrosses: la Bretagne s'enrichit et
comprend "les affaires" depuis la guerre. Nos paysans
noirs sont des seigneurs et la richesse leur va bien!
La pauvre foire! elle n'est qu'esclavage! Les bohémien
basanis multiplient leurs sucres, leurs gâteaux de
charlatans autour de nos seigneurs bretons en granit
les bohémien ont des enfants sales, les mammelles
sales. Il n'y a qu'une d'étrangers (je veux dire:
de français s'ils sont tels) c'est ici ma Bretagne
la Bretagne ligérienne si différente des autres.

LA BRETAGNE

Max JACOB

Le texte que nous présentons - sans doute conçu comme le canevas d'un article à venir - est conservé à la BnF, fds Max Jacob, coll. Gompel-Netter (NAF 28312/16). Il s'agit d'un ms autographe monté sur onglets, signé et daté « Max Jacob/ Penhors 1933 » constitué de huit feuillets 21 x 27 cm écrits au recto sur « The best papier made in Docelles. » Le manuscrit est au net avec quelques ratures ou repentirs, certains rendus illisibles. Il a été placé sous reliure de cuir fauve par le collectionneur Didier Gompel ; le premier et quatrième plat sont de cuir grainé bleu sombre avec raies d'or, jaunes et noires. Au dos, en lettres d'or majuscules, le nom de l'auteur, le titre et la mention « manuscrits. » Les gardes sont de papier marron grainé, la reliure est anonyme. Le texte a été publié (*AAI*, p. 13-19), mais il reste peu connu ; nous jugeons utile de lui donner une place de choix dans ce dossier des *Cahiers* consacré à la Bretagne. Texte inaugural, il donne les lignes de force de cette Bretagne aimée et imaginée à laquelle Jacob restera attaché toute sa vie. Max Jacob a participé à de nombreux Pardons ; il livre ici le récit du Pardon de Notre-Dame de Penhors à Pouldreuzic auquel il a participé en 1933.

Nous remercions Jérôme Villeminoz de son aide lors de la publication de ce manuscrit et les ayants-droits du poète de leur attention bienveillante.

Patricia SUSTRAC

Évidemment - ça a dû être très bien !! ~~mes amis et moi~~ nous avons trouvé que la Bretagne c'est surfait. Nous avons fait la côte de St-Malo à Nantes. Eh ! bien non non !... La rade de Brest, la baie de Douarnenez... oui... Après tout la grand' route est toujours la grand' route... hein ? entre nous... »

Du cent à l'heure ?... j'en étais sûr. Telle n'est pas ma méthode pour connaître un pays¹. Je pousse ceux qui me conduisent vers les chemins vicinaux et même d'autres chemins : ~~les allées de chênes séculaires, sur les hautes falaises.~~ Ainsi découvrons-nous les entrailles d'une contrée car les régions ne changent que de figures. La figure de la Bretagne ne change même pas. Les propriétaires coupent leurs arbres mais sur cette terre humide et chaude, les sombres verdure repoussent (un mètre par an, me dit-on). On bâtit des banques dans ces villes du xvi^e siècle, les pluies interminables de l'hiver se chargent de remettre dans l'atmosphère perlée les pierres trop roses et trop neuves. Au lieu de vous piquer de l'honneur d'avoir parcouru cinq départements ^{↳ bretons} en trois jours, errez plutôt autour de Quimper et de Brest et, vous aurez connu un des plus beaux coins de la planète terre. Tous les genres possibles de paysages depuis le désert jusqu'au verger, tous ! et les plus divers se ressemblent à cause du gris tendre des pierres et des toits. [phrase rendue illisible] Des folies de verdure au niveau des demeures, par-dessus elles et par-dessous ; de croulantes allées de chênes et l'intimité des bois rompue par des éclairs d'eau dont les rives sont des dentelles de granit.

Ah ! messieurs du cent à l'heure ! Il n'y a plus de Bretagne ou bien vous n'en avez rien vu ?

Vagabondant trois semaines entre Quimper et le proche océan nous découvrièmes un « pardon » que les guides ne nomment pas ni les conducteurs d'autocars. On appelle « pardons » là-bas des réunions solennelles où en l'honneur de l'indulgence de l'Église pour [2] nos fautes et nos faiblesses, les gens se réjouissent en habit de fêtes. ~~Des foules en profitent.~~ Depuis quelques années, les photographes et les touristes ^{↳ en} profitent : ils ignorent encore celui de Penhors.

* *
*

L'infini d'une plage oblique fondue dans le bleu laiteux du ciel. L'infini des collines d'herbes jaunes suit la plage, le ciel, la plage, la mer à double frange d'écume. Par-ci, par-là des maisons neuves comme un vol de pigeons s'unissent au loin autour de petits clochers. Dans ces solitudes, la fête religieuse est commencée depuis la première messe sans doute, le matin. Dans ces solitudes, une terrible musique nous annonce le village, de terribles trombones qui feraient

s'enfuir les mouettes s'il y en avait. Mais il n'y a rien ! rien dans ce Sahara maritime, rien que les cônes resplendissants d'une pauvre foire devant la mer bleue et la lande et la dune et la lande au loin.

Dans une aire de ferme, cent autos brouillées embrouillées où dominent les carapaces des cars. La ferme est devant la mer ; il en a d'autres avec leurs toits argentés. Nos paysans noirs ont des autos et vont en car, en carrosses : la Bretagne s'enrichit et comprend les « affaires » depuis la guerre. Nos paysans noirs sont des seigneurs et la richesse leur va bien ! La pauvre foire ! elle n'est qu'esclavage ! les bohémiens basanés multiplient leurs sueurs, leurs gestes de charlatans autour de nos seigneurs bretons en granit. Les bohémiens ont des enfants sales, les mamelles sorties. Il n'y a qu'eux d'étrangers (je veux dire de français s'ils sont tels). C'est ici ma Bretagne, la Bretagne bigoudene si différente des autres. [3] Dans la foire clémente se révèlent les figures dignes des bigoudens, leurs figures animales et fières. Sur ce bout de lande rousse, les coiffes blanches, les coiffes en obélisques : les cheveux brillants passent par-dessus, par-dessous. Hommes et femmes sont chamarrés de velours mais les femmes ont des tabliers éclatants ; les hommes ont des bérêts (il n'y a guère de chapeaux bretons) : les pêcheurs qui ne portent pas le costume national sont endimanchés et leurs tenues officielles contrastent avec leurs visages d'enfants rieurs, libres dans leurs regards, leurs propos sinon dans leurs gestes. Esclaves aussi de nos seigneurs bretons, ces trois ou quatre familles d'industriels, usiniers dont les boîtes de conserves ont appris les noms à Paris. Quarante kilomètres en autos pour eux, c'est une « jolie » promenade pour eux : ils portent des sacs de cuir en bandouillères, ils savent la langue du pays et parlent le français avec l'accent fort de la terre ; esclaves aussi devant la magnificence animale de la nation non dégénérée. Les roues des loteries tournent dans le coin de la foire, les athlètes montrent des bras nus mais rien ne fait sourire les seigneurs en drap noir, et c'est comme on entre au cimetière qu'ils s'engouffrent dans la carapace d'ivoire du cirque.

* *
*

« Si on ouvrait votre cercueil après votre mort, me dit un vieux prêtre, qu'est-ce qu'on trouverait dedans ? qu'est-ce qu'on verra dans votre cercueil ? songez à la tombe ! songez [4] à la tombe plusieurs fois dans la journée ! » Ainsi les ouailles de ce vieux prêtre songent à la mort. Ces femmes fraîches songent à la mort ! ces grosses marchandes endimanchées avec leurs obélisques de mousseline et de satin blanc sur la tête, ces coquettes, ces mendiantes, ces pauvres, ces riches, ces pêcheurs, ces menuisiers, bouchers, agriculteurs, toute cette nation assemblée

songe à la mort. Toute cette nation assemblée, comme jadis les Hébreux autour du Sinaï et pour que le Dieu Vivant pardonne du haut de son ciel... toute cette nation se dirige vers le clocher neuf en songeant à la mort.

Sur l'herbe rase courent des muretins de pierre sèche, ils encerclent de rares auberges très propres les toits argentés par le soleil. Ces muretins désignent les sentiers où vont les groupes : autrefois les robes avaient trois jupes superposées : la vie moderne (autos, grandes affaires... mais oui...) a simplifié le costume : l'aspect demeure : il est sévère, riche, chaste : le drap épais désigne les poitrines sans y faire penser. Par les sentiers vont les bandes de gars religieux, des filles lumineuses. Ils heurtent trois mendiants agenouillés dans la poussière.

L'un des mendiants n'a pas d'œil ; il tend une gamelle de soldat ; il hurle trois phrases d'un cantique, et les répètera toute la journée. Ce cantique, je le connais depuis mon enfance ; je connais cette musique celte, une espèce de grégorien sentimental. [5] Il faudrait en parler mais je n'ose m'aventurer dans le langage des musicologues. Tout à l'heure, à l'église, l'église basse et neuve vers laquelle tendent ces lents promeneurs et leurs rêves éveillés j'entendrai avec mon cœur la liturgie musicale qui ravissait ma jeunesse ardente. Cette nation retrouvera aussi avec joie le chœur dominical. Des deux autres mendiants, l'un est debout et se balance, grand singe saignant ; l'autre est un monolithe, statue de la douleur. Mendiants, cheminots aveugles, béquillards, vous qui couchez dans les hangars ou sur la lande, vous qui mangez si rarement, vous êtes des hommes nés de mère, vous irez à la tombe comme moi et nous ressusciterons avec les morts. Mendiants nasillards, que je vous parais riche, moi qui sors d'une belle voiture ! or je suis moins près de Dieu que vous, ô vous qui ressemblez à Saint Benoît Labre. « Si on ouvrait votre tombe après votre mort, m'a dit le vieux prêtre... »

* *
*

Mille coiffes entourent l'église basse et neuve. Dans une banlieue parisienne il y aurait ^{là} des bouteilles vides, des papiers, des paniers. Ici, la mer, la plage crémeuse, la lande rousse, la foi qui monte vers Dieu présent. Pas un ~~sourire~~ ivrogne, pas un regard au ~~parisien~~ monsieur que je suis et qui fixe ce peuple avec amour, pas un pleur d'enfant, pas une pipe, une cigarette ! rien que ces mille monolithes de drap noir, ces mille figures animales au regard angélique. [6²] L'office se dit sur la lande. Nous sommes un cercle sur cette lande, la plage est un sabre immense qui va bien loin. En face du ciel pâle est le Saint Sacrement sous un abri de toile grossière. Nous sommes un cercle d'humains autour de cette église, sur cette colline qui ne domine rien. Que l'océan est auguste ! que ce pays

l'hiver doit être effrayant ! personne n'ose bouger devant le Saint Sacrement. Une mère accroupie offre son enfant étalé sur ses genoux ; les trois mendiants sont là, silencieux, et je n'ose pas même remarquer le pittoresque de ce tableau grandiose, je n'ose pas sourire de cette fille qui a enlevé ses escarpins vernis et donne à l'herbe ses bas de soie : ses escarpins sont ferrés, ferrés de cuivre ! Devant cet horizon d'été, devant cette foi unanime, seuls les peintres enragés auraient l'idée de sortir des albums. Les sujets ne leur manqueraient pas.

Ici quelques chevaux dételés qui essaient de mordiller l'herbe rousse. Là des groupes traversant un champ récemment tondu, ou les hommes aux bras croisés sur le mur blanc de l'église ; des profils de filles fraîches comme des enfants ; une charrette au milieu des coiffes et des chapeaux. Et surtout la procession entre les muretins de pierre sèche, à la file, la procession devant la mer, la procession des enfants habillés lourdement comme leur famille, les écoles d'enfants redressés par leurs maîtres, la procession dans les ornières de sable ou dans les dos de rochers, la procession où tout chante, comme la mer, comme le vent qui s'est levé pour étouffer balayer la voix des ~~la nature~~ enfants, [7] la voix de la foi. La procession est pareille à une tarasque dont les écailles seraient des coiffes blanches, les hommes ^{└tiennent┐} des bannières avec leur force et les regardent avec leur tendresse.

Bien petite paraît la procession devant la mer et le ciel ; bien basse la pauvre église pareille aux fermes et aux auberges. On y enfourne les bannières avec des précautions de malades. L'intérieur de l'église n'est pas celui d'une grange à cause des gros piliers, à cause des sculptures de l'autel : elles sont, celles-ci, bariolées comme une image d'Épinal. Il n'y a pas de chaises, cette petite foule est debout, à part quelques coiffes qui ont envahi les marches de la Sainte Table, ne concevant pas l'amour de Dieu sans familiarité - à part quelques grosses jupes étalées sur les dalles de granit, les coudes aux genoux comme si elles vendaient là aussi les produits de la terre -. À l'autel, les prêtres ressemblent à leurs ouailles : ils sont en surpris, je les ai vus tout à l'heure à bicyclettes ou à pied, venant des autres clochers lointains, venus pour rehausser l'éclat de la fête, pour aider le curé de Penhors, pour confesser des pénitents ou par simple foi candide. Tous avaient ce sac noir à l'épaule bien connu du clergé français : l'un d'eux dirigeait des boy-scouts. [8] Les fidèles de la procession chantent encore ; ils chantent ces airs de cantiques qu'ils chantaient enfants et chanteront jusqu'à leurs morts : c'est une joie sur ces visages ocreux, sur ces hommes aux cheveux drus, sous ces coiffes qui sont comme des colombes, la colombe du Saint-Esprit.

* *
*

Quand nous avons pu démêler notre auto des roues et de la foule de drap noir, nous avons retrouvé les chemins de l'autre Bretagne, celle des verdure tropicales, celle des arbres antiques et aussi celle des pins solitaires. Sur la grand'route il y a les pauvres habitués à la marche, deux ou trois cars pleins de coiffes et de gars. Nous dépassons des villages clairs, des hameaux sourcilleux. Et voici un chant qui vient d'un sentier. Nous nous arrêtons pour l'entendre : on croirait un chant d'église, un chant de mort. Je le connais ce chant ~~qui berça mon enfance~~. C'est une chansonnette d'amour. Demain, je serai à Paris et la lande rousse sera encore là-bas près de l'infini, ces gens sublimes continueront de planter des pommes de terre et de les vendre, de les vendre aussi cher qu'ils pourront.

Max Jacob
Penhors 1933

NOTES

- ¹ Max Jacob déteste la vitesse, ses accidents de voiture (1919, 1929) l'ont rendu phobique de la voiture.
- ² Au verso du feuillet 6 une phrase barrée : « Il faudrait en parler mais je n'ose m'aventurer. »